

Prémisses à la mission de découverte de Kerguelen
Le vaisseau *le Berryer* se rend à l'Isle de France
(1^e mai – 19 août 1771)

Extrait de *Voyage à Madagascar, à Maroc et aux Indes Orientales*, par Alexis Rochon. Tome III page 299.

Parti de Lorient le 26 avril 1771, *le Berryer* transporte un chargement de vivre et des passagers pour l'Isle de France (dont Tromelin et Courcy), mais surtout quatorze mois de vivre. Il est destiné à une expédition d'exploration en terres australes commandée par le lieutenant de vaisseau Kerguelen, secondé par Saint-Alouarn et Rosily. L'astronome de marine Rochon participe à l'expédition mais préfère la quitter dès l'arrivée à l'Isle de France, le 19 août 1771.

=====

[Récit par Alexis Rochon :]

Je vais tracer d'une manière succincte le voyage de Kerguelen. J'ai dit, et je le répète, il a été fâcheux qu'on ait choisi pour guide dans cette entreprise, le voyage aux terres australes de Gonneville. Ce n'était point sur des renseignements aussi vagues qu'on devait se porter à chercher les traces d'un navigateur qui n'a fixé ni la latitude ni la longitude, ni même l'aire de vent de la route qu'il a suivie. C'est l'observation que je fis au capitaine Kerguelen, dès qu'il m'eut communiqué ses instructions. Je ne pus me rendre à l'Orient qu'après avoir reçu de Ferdinand Berthoud son horloge marine N° 8 [N°6¹]; elle ne me fut remise à Paris que le 13 avril 1771 ; j'arrivai à l'Orient le 30 du même mois : le vaisseau *le Berryer* que montait le capitaine Kerguelen, était déjà sous l'île de Groas. Il appareilla le premier mai à une heure du matin. Sur le champ l'horloge marine fut mise en échappement, et je m'assurai, par des hauteurs absolues du soleil, de l'heure vraie du vaisseau.

Je ne ferai point l'énumération des observations que j'ai faites pendant le cours de mon voyage ; elles sont crottées et paraphées dans un double registre qui a servi à prouver la marche uniforme et régulière de cet excellent garde-tems. Le 17 mai nous eûmes connaissance de l'île de Ténériffe : une brume épaisse nous déroba la vue du pic dont Borda a fixé l'élévation à 1900 toises.[...] J'observai le lendemain 18 à midi, la latitude de 28° 7', et la longitude, par le moyen des distances de la lune au soleil, de 18° 33' à l'orient de Paris, au même moment où le sommet du pic fut relevé à l'ouest-nord-ouest, distance estimée de dix lieues. Il est évident que ces observations avaient la précision requise à la sûreté de la navigation ; car on sait que le pic est sous la latitude de 28° 13', par 28° 52' de longitude. Je reconnus que l'horloge marine éprouvait un retard de 12 secondes par jour sur le tems moyen, depuis notre départ de l'Orient. Ferdinand Berthoud n'avait pas eu l'occasion de m'adresser une table des variations de son garde-tems pour les divers degrés de température. Le capitaine Kerguelen voulait se rendre des Canaries à la vue du cap de Bonne-Espérance, afin de s'assurer de la marche et de l'exactitude des observations, et de reconnaître les déviations que pouvait éprouver l'horloge marine dans cette longue traversée ; mais cet officier n'ayant aucune confiance à ces moyens dont tous les navigateurs un peu instruits reconnaissent l'excellence, se laissa guider dans sa route par une estime incertaine, et n'eut pas même la sonde du banc des Eguilles, qui s'étend à quarante lieues au large de ce cap.

En traversant l'ouverture du canal de Mozambique nous éprouvâmes des orages violens ; la foudre tomba fort près de notre vaisseau, et ces accidens ne sont que trop communs dans ces parages ; plusieurs vaisseaux ont été foudroyés en traversant ce canal, et ils en auraient été préservés, s'ils avoient fait usage du paratonnerre. Les sciences donnent aux hommes des moyens de conservation, mais leur insouciance leur fait souvent négliger des objets du plus grand intérêt.

Quoiqu'il en soit, les courans violens influèrent sur notre route à un tel point, qu'étant, le 8 août, par la latitude de 30° 58', la longitude observée différait de plus de six degrés de la longitude estimée. J'en avertis le capitaine Kerguelen, et je lui prouvai qu'il était impossible qu'il ne tombât sous le vent

¹ Une fois encore la mémoire de Rochon lui fait défaut : il s'agit de l'horloge N°6.

de l'île de France, s'il persistait à croire à l'infailibilité de son estime. Nous étions déjà dans les parages des vents généraux, et nous commençons à en ressentir les effets : il fallait donc revirer de bord, et aller chercher dans le sud des vents variables, afin de s'élever de quelques degrés dans l'est. Cette manœuvre forcée par les circonstances, attira au capitaine quelques désagréments qu'il voulut rejeter sur moi. Je les repoussai publiquement, en lui disant qu'il était physiquement impossible que des observations bien faites de distances, puissent laisser une incertitude d'un degré sur la longitude ; j'ajoutai : je puis répondre de vous faire atteindre à peu-près à l'aire de vent l'île de France, sans que vous preniez connaissance de Rodrigues : si je n'y parviens pas, je serai aux yeux de tous les hommes instruits, l'astronome le plus incapable de remplir la mission dont le gouvernement m'a chargé. Certes je suis bien éloigné de chercher à me prévaloir ici du succès de ma prédiction ; mais l'éclat qu'elle eut, n'a pas peu contribué aux progrès de l'astronomie nautique parmi les navigateurs.

Le vice-amiral Rosily, que ses connaissances ont porté à l'importante place de chef du dépôt des plans et cartes marines, a été témoin oculaire de ce fait : il certifiera que, sans mes observations, *le Berryer* manquait l'Isle de France, et tombait sous le vent de celle de la Réunion. Ce fut le 19 août, avant le lever du soleil, que les vigies annoncèrent la vue de l'Isle-de-France, où l'on mouilla dans le Port du Nord-ouest à une heure après midi, sans qu'il y eût d'erreur sensible dans la longitude que j'avais assignée : il est vrai que le garde-tems de Ferdinand Berthould me fut d'une grande utilité, en conservant l'heure à bord avec un degré de précision extraordinaire : les seuls écarts que l'on pouvait lui supposer, tenaient peut-être à la correction de température dont la table ne nous était pas parvenue. Nous reconnûmes qu'elle retardait par jour, sur le tems moyen, de 21 secondes par vingt-quatre heures.

Dès que je fus arrivé à l'Isle de France, j'allai visiter l'intendant de la colonie, le célèbre Poivre, mon ami particulier. Je lui rendis compte de mon voyage et de l'objet de ma mission. Je lui fis sentir combien il m'était pénible de continuer à voyager avec un officier qui ne sentait pas le prix de l'instruction, et qui s'efforçait à éloigner ceux qui servaient sous ses ordres, de toute applicatif aux connaissances qu'il leur importait le plus d'acquérir.

[Fin de l'extrait]

* * *